

VINGT-ET-UN SIECLES SUR L'ETERNITE

Marion Renauld / 30 juin – 3 juillet 2016

1.

« ... je me battais contre un système aveugle, inhumain, fait d'écrans de contrôle, d'aliénation douce et de concurrence absurde. »
Alain Damasio, *La Zone du dehors* (1999)

Il y a toujours eu quelque part au moins un sage déjà prêt à partir d'un grand éclat de rire. Voyant ce qui ressemble à de la bêtise ou de la servitude volontaire, à de la contemplation béate, à de la cruauté pathétique. Se tenant droit devant, regardez bien, ne cillant ni cachant, compatissant mais ferme, mais bambou, à quelque bout de la planète, à quelque époque de feu et de sang. Des tripotées même, probablement. De temps en temps.

Et pourtant c'est comme si nous ne pouvions nous empêcher de construire des gribouilles qui ne prêtent pas très facilement ne serait-ce qu'à sourire. Ce sont des tripotées d'insultes qu'il faut taire, parce qu'elles ne sont qu'une bonne raison d'autoriser l'autre à nous éviter. Des tas d'insultes en tout sens, pour les grandes et petites occasions, des envies de cracher au nez des flatteurs, des lâches et des impuissants. Un sage vous retourne ça en dérision avec le supplément de scrupules qui va bien pour se sentir gratté.

Parfois nous sourions. Nous pensons que c'est naïf, nous croyons que c'est mérité et nous continuons à l'aveugle, les mains dans les sensations cadeaux. Nous sommes fiers d'en être arrivés là. Allons-y, nous garantissons notre place

en accord cosmique avec les mouches et les balais-brosses, les fiches de paie, les branches, les particules et nos désirs.

Des insultes, des progrès sans enchantement, des fondations brisées. Et les inspirés.

2.

« La table et la chaise, qui sont pour nous des objets usés et quasi invisibles, dont nous nous servons machinalement, fournissent longtemps à l'enfant matière à exploration – une exploration ambiguë et multidimensionnelle où se combinent connaissance et affabulation, expérience et symbolisation. »

Gianno Rodari, *Grammaire de l'imagination* (1973)

Les supermarchés accueillait des hommes aux traits souvent tirés, point de bête autorisée, des sacs solides et des pochons, voilà ce qu'était souvent la vie, des rayons bien physiques. Des rayons pleins pour des pièces carrées, des boîtes plus faciles à bercer nos fatigues, le supertemps passé au temple des bourses mondiales.

Voilà ce qu'était la vie : la substitution du dehors sauvage par l'ordre intérieur, la conception d'ambiances. L'ambiance de la forêt était nourrie sans avoir besoin d'y penser, l'ambiance des nuits urbaines était bue en ayant besoin de payer. Des rayons, des boîtes, des cartes, des passe-droits. Voilà ce qu'était la vie, vous aviez le droit ou pas.

Nous entassions encore les prisonniers dans leur logis, les élèves dans le leur, les visiteurs dans des bus à air climatisé. Le voyage est devenu la liberté suprême, enviable, l'évasion permise. Nous pouvions enfin comparer les supermarchés du

monde entier, savourer les paysages lointains, s'aventurer dans ce qui encore hier nous semblait inhospitalier.

Il fallut ne plus savoir pour apprécier.

Quand nous savions, nous allions au large d'un éclat de rire, d'un cri maudissant les hommes. Voilà ce qu'était la vie : nous pouvions laver nos péchés dans des groupes de paroles. Les tickets de rendez-vous chez le psychologue étaient pris en charge par l'employeur, les gilets de sauvetage restaient à votre discrétion, les concerts étaient en passe de devenir gratuits, conduisant la masse en délire vers cette république des sentiments, cette pulsation commune aux échos des sons, devenant oreilles, anges vibrant sous les halos de câbles, conflits réglés, cadence généreuse.

Voilà la vie, la musique et nos corps. Les bruits insidieux, les notes chantantes, les aboiements vifs et fidèles, les jactances ordinaires et du silence. Nous avons tué le silence. Nous inventions le zéro absolu. Nous en étions à calculer la qualité des ondes et nous approchions la totale conjuration de nos peurs.

Il fallait sacrément bien sectoriser son cerveau pour pouvoir jouir. Nous avons gâché chaque chose et chaque chose nous avons su la sublimer. Nous vivions le cœur fendu, l'atrocité de la mort, la pureté du guerrier, le galbe de la chair, le sang de la vie, nous avons tant d'expériences et nous étions si seuls. Parfois, ensemble, nous étions contents. Et nous étions si confortablement assis que nous pouvions devenir fous, déplacer les rythmes certifiés, produire la distraction permanente.

Voilà c'était ça : champs de produits futiles et figurines amusantes. Un sage quelque part est capable de rire sec en pelant des oignons. Bambi, les prophètes et la manne financière, pain du ciel et bas profil, nous répétions que nous nous

en sortions, à quelques détails près. Voilà la vie, nous en sortons. Le vide se tient derrière les zones de palpation. Et les inspirés sont touchants.

3.

« Je tiens que le problème n'est pas directement doctrinal mais tactique. »
Daniel Dennett, *La Stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*
(1987)

Un homme qui ne respecte pas les conditions d'accès n'est pas un homme. Montre encore tes oreilles et ne change pas chaque jour de tête, garde les pieds ici et marche droit, file et nous venge. Montre ce que tu as dans le ventre, ce que tu vaux, combien tu peux mettre et comment tu te donnes, arrange et encaisse.

Forcément, les inspirés refusent. Les enfants tirent sur les cordes, les grands les trouvent pratiques et prometteuses, les inspirés passent entre les mailles.

A son paroxysme, le XXI^e siècle luttait contre le meilleur et célébrait le pire. Mais il y avait les deux. Il y a toujours eu les deux. Le sage éclate de rire quand nous parlons d'équilibre. Il éclate aussi quand nous parlons du meilleur et du pire. Disons qu'il éclate.

Les inspirés vont là où la corde cesse de répondre à une cible nette mais travaille à sa propre vibration. Ils ouvrent l'accès en déplaçant les conditions, heureux de produire des respirations, tendus face au choix des points d'accroche, subtils dans leurs jeux. Les inspirés du XXI^e siècle savaient bien que l'embarras ne provenait pas de la volonté mais des attendus sociaux, des résonnances de l'extérieur sur l'intérieur, des stratégies d'entartage du dedans. Le sage éclate de rire quand nous parlons d'intérieur et d'extérieur. Il regarde la forme qui s'avance et sent uniquement.

Point d'arrêt possible dans les intestins. Les viscères sont torturées par des maux de mots et des maux de terre. Point d'eau potable et nul discours exigeant, nul amour inconditionnel, aucun salut. Le XXI^e siècle gagnait en affectations ce qu'il perdait lâchement en effusions. De fausses effusions donnaient de grandes réformes et tout faisait semblant de rentrer dans l'ordre. A l'intérieur, ça gueulait. Inspirés étaient ceux qui défiaient le chaos, ne tranchaient point vainement.

Il en va des doctrines comme des besoins primaires : il faut entretenir la machine des muscles, du sang et des institutions. Les doctrines sont des boutons et des leviers plus denses que les pores, qui sont incapables d'être étanches et confondent tout. La doctrine du ciel bleu dit que le bleu dépend de l'œil, qu'il dépend des saisons et qu'il paraît bon pour le corps. Si tu te sens nuage, passe en pissant ton eau fertile. Ne va pas te gonfler de particules nocives, fais ton *job*, les récoltes et les bronzages discrets, l'inspiration pour l'invisible, l'espoir des jours futurs, l'espoir de dégager. Les institutions n'ont que faire des nuages, dit-on, mais elles sont gorgées d'électricité. Ah ça, le sage est quelque part toujours abrité. La lune est son ampoule.

Arrêt possible sur les doctrines et les constitutions, beauté possible des déclarations pures, des intentions nobles, des causes justes. Arrêt possible sur les hérésies et les contrats tacites, hommage rendu aux coups durs, aux plaisanteries légères, aux effets sensationnels. Le XXI^e est censé permettre des expériences mégasensinstitutionnelles. Les inspirés ont de la forêt dans le cœur.

C'est sûr que rien n'est un problème si tout est un jeu.

E tout est règles si nous jouons. Qui les pose ? Est-ce que nous sommes censés les respecter au piano, au marteau, au micro, au poteau, fusil à eau, berceau, rideau ? Rien n'est un problème si tout est objet. Les inspirés du XXI^e siècle trouvent indigne la fission nucléaire, mais magique cette sorte d'intrusion dans la

matière, la puissance de penser les pierres, de transplanter les formes, de marier l'os à l'acier. Comme ils ont de la forêt dans le cœur, ils trouvent que nous avons la chance de connaître le bois, que la sève est bonne colle et doux le son des violons dans les tympans. Il devient tactique d'accéder au meilleur tronc dans la zone, de tailler au plus parfait, de bien percevoir l'écho, de fabriquer fabriquer fabriquer. Les cordes et le crin de l'archer.

Les institutions musicales cachent la sève qui traîne dans les couloirs.

Les institutions permettent de consolider les bords liquides du jeu. Si les joueurs perdent du sang, elles organisent des dons de globules. Si les joueurs gagnent de l'argent, elles organisent des taxes de retrait. Si les joueurs n'ont rien, elles organisent quelque chose. Si les joueurs manquent d'eau, elles acheminent, elles guident s'ils ne savent pas, et la république-mère tend son sein nourricier au premier faible venu. Le sang, les larmes, les sucs, les salives, les suintements, les désincarnations. Les institutions militaires louent la bave et la boue, les religieuses bénissent.

Et quelque part pendant ce temps, le sage éclate de rire. Trop de cadenas mentaux, trop de bontés, trop de superhommes. Merci, je n'ai pas besoin d'âme. Chaque atome est damné et touché par la grâce.

Nom de non. Chaque atome est damné et touché par la grâce, que voulez-vous de plus, que voulons-nous de nous. Pas besoin de protection ni de comptine, pas besoin de croyances rassurantes car la peur, point de peur dans les machines. Pas besoin de décors ni de grosses caisses ni de case. Le sage s'en tient aux oreillers, aux raisons sans critères secondaires. Chaque atome avec son coussin, ce qu'il peut après le repos. Le XXI^e siècle proposait des surplus d'être en fonction de vos moyens. A certaines conditions, on pouvait encore accéder au paradis. Les inspirés s'en ballottaient la cervelle. Ils touchaient le sang, léchaient les sucs, flairaient le dessous des couches. Techniquement, aérer sa carapace.

4.

« Il s'agit peut-être de l'expérience sociale la plus importante de notre époque, car elle a traité à petite échelle d'un problème dont l'odeur nauséabonde finira par prendre une dimension mondiale avec la sophistication des machines. Le problème est le suivant :
comment aimer des gens qui ne servent à rien ? »
Kurt Vonnegut, *Dieu vous bénisse, monsieur rosewater, ou des perles aux pourceaux*
(1965)

Alors que personne n'a du mal à voir à quoi sert le miel, où porter les cailloux, comment percer les montagnes ou commander les avions, alors que personne ne doute de l'intelligence des robots, alors que nous sommes tous à courir derrière nos compétences et des médailles, nous jetons aux bas-côtés de discourtois regards. Ou tu fais tourner le manège monétaire, ou tu restes entre les barreaux.

Si tout peut chanter, danser ou émouvoir, personne ne sert à rien.

Qu'on se retrouve le nez pris dans le rhume des siècles entre les rescapés, les réfugiés, les exilés et les excisés, à sentir la poussière et la sueur déçue, ça donne envie de se barrer. Comme rien ne semble servir, amnésiques de la joie. Alors que si tout peut chanter, danser ou émouvoir, ça donne envie de rester.

N'osez point dire à la bonne dame que ce n'est pas si simple. Le sage lui prend le bras et la charge du corps est moins lourde dans les escaliers. Vingt-et-un siècles de pieds pour en arriver là, aux normes incendie, aux pentes handicapées, aux check-points, aux ballons de football sur la fausse pelouse. Forcément la bonne dame lève les yeux au ciel. Forcément deux trois herbes en tisane pour le vieux. La charge d'âme est éternelle.

Vingt-et-un siècles et l'espèce reine. Pendant ce temps, les fourmis courent encore sur le chemin rugueux, les molécules tressaillent, et nous les mystérieux,

nous gesticulons. Que je t'embrasse, que je t'exploite, que tu m'énerves, que nous rigolons, qu'un temps sur terre est pacotille, qu'un temps sur terre est foison.

Si vous ne voyez pas à quoi peut bien rimer de tremper son pinceau dans la flaque de pluie, de tremper les poils si longuement ciselés, de faire parler la pluie du bout de la pointe écrasée sur le sol, signer de grands gestes la courbe invisible, si vous ne voyez pas, si vous voyez mieux à quoi peuvent bien servir les caisses de dépôt, les agendas déments des rendez-vous matures, les présidents et les pots-aux-feux, si vous voyez mieux, c'est évident. Nous paierons même les yeux crevés.

Ah ça, il y en a des gens dont nous nous passerions, et en premier les sages quand ils disent tout mieux savoir que quiconque. Ou ceux qui disent que les sages disent tout mieux savoir que tout le monde. Ou ceux qui d'un bras rempli de gloire et de concupiscence, balaiement les tout-petits. Beaucoup trop souvent tu dois valser sur les décombres.

Vingt-et-un siècles d'outillages, à votre service. Quelque chose nous aiguilla vers la production de moyens de production, dans la quête de fins ultimes, pendant que le reste entier de l'univers concourrait encore doucement, parfois par chocs, toujours loin d'engendrer de pures anomalies. Nous étions de la viande et nous fîmes l'acier.

Il existe un endroit au monde où les inspirés ne connaissent point le couteau.

L'acier criant, l'invincible acier, le trésor des flammes.

Il existe un endroit au monde où les inspirés connaissent les rivières et batifolent.

La fonte arrachée de vies d'hommes et de bêtes, les destins serrés dans les entrailles, l'absence d'oiseaux, la suante richesse, les outils pour des outils pour des roues pour des machines pour des moteurs pour des ronflements sourds et des codages, pour des prises de courant pour des zones de contact. Pouce. Touche. Connexion.

Il existe un endroit au monde où les inspirés taillent encore les cordes avec des dents d'animal mort. Encore. Corps.

A quoi ça sert, les dents ?

A quoi ça sert, les corps ?

A quoi ça sert, les connexions ?

Qu'est-ce que nous y gagnions à nous faire remplacer par des voix automatiques ? Ah, mais quel plaisir de trouver là dans la bécane cette canette fort à propos, bien apprêtée à mon besoin, dont ma langue recouvre le bord tranchant et à laquelle ma soif tire sa révérence !

Ne pas avoir à se fatiguer pendant que d'autres triment. Tandis que grondent les machines et nos broyeurs inépuisables. Avons-nous jamais été aussi las ?

Vingt-et-un siècles pour s'outiller, se faire outiller, bouleverser bien en profondeur et dans tous les sens, aussi bien le dehors que le dedans, galvaniser des foules, ébouriffer des plaines, vingt-et-un siècles au bas mot, combien de millénaires de troupeaux, combien de millénaires de sauvageries bouleversantes, absolument bouleversés ?

Quel plaisir cette chaise longue, les épousailles avec la chair, le chapeau de paille !

Comme nous faisons bien de tisser. Vingt-et-un siècles et davantage : l'art du nœud, du flot, de la corde amie, et les leçons d'humilité devant les bêtes, le

manque de modestie des orages, la force des stridences et les élans furieux. Vingt-et-un siècles d'acharnements motivés, d'arrachement éreintant de confort, un minimum, un minimum, un maximum.

Un maximum de confort pour nous ici, le reste n'a qu'à bien se tenir.

Il existe un endroit au monde où les feuilles vertes trouvent les inspirés confortables. Les feuilles vertes ne se demandent pas à quoi peuvent bien servir ces hommes. Quelque part, tout est lumière.

5.

« Mais ce que l'on appelle le beau n'est d'ordinaire qu'une sublimation des réalités de la vie, et c'est ainsi que nos ancêtres, contraints à demeurer bon gré mal gré dans des chambres obscures, découvrirent un jour le beau au sein de l'ombre, et bientôt ils en vinrent à se servir de l'ombre en vue d'obtenir des effets esthétiques. »

Junichirô Tanizaki, *Eloge de l'ombre* (1933)

Le temps ne s'observe que dans ce qu'il bonifie ou envenime. Les reconstitutions historiques ont toujours le goût des paradoxes, et la pensée s'épuise à devoir croire en un passé présent, comme quand nous jouons à être quelqu'un d'autre, croyant n'effectuer rien. Ne recopions point, sauf à bonifier. Que bonifions-nous en revivant le jamais plus ? L'impossible alter ego.

Aujourd'hui nous alertons sur les leçons que nous avons à retenir et savoir distinguer un champignon comestible d'un vénéneux est donnée précieuse. Qui voulant accommoder l'omelette, qui se débarrasser du voisin, qui se montrer lui-même distingué par cette science utile en telle circonstance. Nous avons toujours eu plus de mal, semble-t-il, à retenir par le souvenir des impasses qui nous confrontèrent, ce qui sépare nos tares maudites et nauséuses de la vertu

des perles rares. En un mot : ennamis. Distingue-toi, sois louable, avilis sans vergogne.

La beauté, nous la distinguons mal, et nous pouvons nous regrouper pour nous sentir plus légitimes. Une belle table et de bons amis. Une telle vision et les affaires du monde en sont changées. La beauté d'un soir de lune, faible lueur laiteuse et voile solide pesant sur l'air, d'une bougie persévérante et presque malicieuse face aux forces du vent, d'une ampoule nue dans la pièce frugale, d'une lampe à pétrole, d'un récent réverbère, de diodes à diffusion sensible en vue d'obtenir des effets personnels, la beauté cachée au creux des paumes, la beauté qui rayonne bien au-delà de nous. Viandes articulées.

L'arrosoir du sage est en osier, l'intérieur est couvert d'une sorte de vernis végétal et les gouttes se forment à l'aube du bec à travers de larges tresses. Nous sommes loin de Las Vegas, lieu qui tue la lune, le soleil, les planètes, qui ne fait que reproduire autoalimenter. Ah ce qu'il rit fort fort fort, le sage.

Nous distinguons parfois les cultures. Celles que l'ombre séduit, celles qui tambourinent sur terre, celles à qui plaît le reflet des miroirs. Celles qui invitent au progrès par le truchement d'une visite aux vieux, chambres obscures et vies arides, sauvagerie des entrevues, saluts, honneurs, distinctions par la race, les faits d'armes, le sexe, la naissance, le mérite, le record, les prix, les tampons, la qualité de la peau percée, la superstition, le grade dans la pyramide. Celle qui découvre la beauté dans les choses, celle qui la crie sur tous les toits. Celle qui aspire à sa propre fin, comme des tonnes d'épis de blé bataillant pour faire sauter l'abscisse et l'ordonnée.

L'épi de blé retient sa leçon : eau, lumière, éléments de la biosphère. Protégé par l'ensemble de ses petits camarades, vulnérable chacun, incapable de se méfier trop longtemps. Les sages doivent apprendre longtemps à mesurer la douceur de la biosphère. Aucun épi de blé ne peut tomber sur un autre à l'orée de la nuit

pour piquer du jaune. Eau et lumière, don contre don, tige forme et couleurs. La valeur de la peau blanche. La valeur de l'ombre.

La constance d'être opaque.

L'impression noir sur blanc est loin d'être anodine. Comme elle est belle. Les inspirés retiennent leur leçon : de l'eau, de l'encre et de l'air. Dépend des saisons, des poils, des morceaux de charbon, comme nous sommes jadis à Las Vegas ou ailleurs. La bonté du goût.

Ah, c'est qu'il y a l'émotion ! Les émotions sont des éléments très puissants de la biosphère, on en trouve même à Las Vegas. Les émotions sont partout dans l'univers et ne nous hâtons point d'exclure l'hydrogène de la joie ni les quarks de la pitié. Ainsi nous avons des angoisses et des légèretés sans nom. Et c'est si beau, avoir des émotions, même la peur et le sentiment de honte, ça remonte. Les reconstitutions historiques supposent d'avoir de l'attraction pour le passé. L'art des vitraux, des arrosoirs et des pinceaux auraient de quoi nous rendre fiers de n'être point tortue. Les chagrins font de la publicité pour le plaisir des mouchoirs, des verres bien tassés, des sucreries faciles et des défaites jusqu'aux cruelles délices de la froide vengeance. Pour les inspirés, les chagrins rendent la vie belle.

Inconsolables et ravis.

C'est la beauté qui nous retient. Quand c'est pensé avec une telle clairvoyance, obtenant si économiquement de tels effets d'amour ! Le contentement par les choses bien faites. Et le temps qui passe là-dessus avec indifférence. L'agencement des éléments de la biosphère est réussi.

6.

« Messieurs, il y a des gens pour qui la plus grande jouissance est de se faire pisser dessus. D'Annunzio, dit-on, était un d'entre eux. Moi, je le crois. Vous devriez penser à cela chaque jour, et penser que nous sommes tous de la même race, et ne pas prendre de grands airs. Ensuite : ma tante a eu un enfant qui avait un corps de chat. Vous devriez penser qu'il arrive des choses comme ça, ne l'oubliez jamais. Et qu'il y a à Turin des hommes qui dorment sur les trottoirs, au-dessus des soupiraux des caves chauffées. Je les ai vus. Vous devriez penser à toutes ces choses, chaque soir, au lieu de dire vos prières. Et les garder bien à l'esprit pendant le jour. Vous auriez moins d'idées schématiques dans la tête et moins d'hypocrisies. »

Italo Calvino, *Vent dans la ville* (1946)

Voilà ce qu'écrirait Ada Ida sur le trottoir avec des craies bleues et jaunes, exactement comme ces mendiants napolitains qui racontent leur histoire au sol à côté d'eux, piégeant les passants curieux, soudain mieux disposés à leur venir en aide. A l'ombre du chêne on peut lire : « Ce n'est pas parce que le monde a commencé sérieux qu'il ne doit pas finir comme une énorme blague ».

Cela passera dans les mœurs. Nous racontons depuis les nuits autour du feu. Maintenant nous basons nos données dans des archives gigantesques et si parfois nous radotons, il suffit de marquer la date pour que souffle un air de fraîcheur juvénile. Le mendiant raconte son histoire, le sage raconte son histoire, les fous racontent des histoires, les enfants et les rois, des choses pleines d'émotions pour nous sentir l'envie d'aller, d'acheter, d'achalander, d'associer, d'asphyxier.

Poser son cœur sur le trottoir. Foutre ses tripes, insulter les vautours, graver dans la chair du béton. Ah ce qu'on est bien dans l'ombre des monuments à la gloire des combattants. Crever les ronds sous les cils des statues, planter du basilic. Poser son cœur mort sur asphalté et demander des sous. Vous devriez

penser à cela chaque jour et relire encore ce lai sec : « Retiens les bonnes choses dans la roche, abandonne les mauvaises à la mer. » Ce qui est incertain ne peut pas guider la plume.

Graver les victoires, les échecs et les critères de sélection. Graver les longues listes des dépenses publiques, afficher les budgets et voir ces pauvres poèmes d'hommes tout alignés sous l'arche, dans le mètre gardé de la tempête de pluie. Autant de mots noyés. Autant de maux de larmes et de plaisirs enfouis, des tas de couvertures, des pieds et des chaussures, des paupières closes aux lumières de la ville, pas même un lit, bordel, pas même une bataille d'oreillers, pas de chance au tirage ou quoi. Tailler des lits.

Une autre chose disait : « Je ne sais pas très bien me débrouiller, je ne sais pas très bien parler ni faire du vélo, je ne sais pas écrire, je ne sais pas compter mais j'ai aussi un petit cœur qui bat là-dessous. » Avec une flèche qui pointait partout à la fois.

Un autre demandait pourquoi personne n'avait pensé à inclure dans les droits fondamentaux des humains par-devant toute distinction de race, de sexe, de lieu et de compte en banque, celui de s'amuser. Il se tenait debout le regard triste d'un cochon privé de dessert. « Réjouissez vos dedans contrits et froissés d'un coup d'œil attendri. S'il vous plaît. »

Une autre histoire : un mendiant commença par dessiner des verges et des vagins à chaque entrée de bâtiments, puis des croquis de scènes intimes de lieux privés, des accouplements divers entre diverses choses, des quantités d'emboîtements improbables, il dessina partout où il pouvait sans se montrer et fut bientôt connu pour être accusé de toutes parts. Un temps passa sans que personne n'y sache quoi que ce soit. Bientôt les murs furent parsemés de cœurs, de cœurs bien roses et fort dodus, d'apparitions de cœurs en tout point de la ville, et l'on loua l'esprit de peuple, le bien de la paix dans les foyers,

l'émancipation par le grand sentiment d'allègre bienveillance. Le sage riait à gorge profonde, le mendiant gloussait. « Voilà l'histoire, chairs de nos chairs, clapotons. » Ils gloussaient sous la lune.

7.

« Nous nous foutîmes raisonnablement de leur gueule, sans trop appuyer. »

François Cavanna, *Les Russkoffs* (1979)

Est-ce que les bandes de dauphins ont besoin de se faire des discours sur la justice sociale et jusques aux déviances de dauphins voyous, voyous voyous ? Est-ce que des bandes de dauphins ont envie à s'en crever le ciboulot de fêtes du printemps, de *sea-partys* ? Voyez-vous quelque part des bandes de dauphins en costumes de la préhistoire, se bouffant le museau sur les propriétés du corail *adopus extratinus*, apprenant l'anguillais deuxième langue médusien ? Un commerce de cravates étanches, s'il vous plaît.

Nous nous faisons des discours sur les guerres mondiales et la justice sociale. Quand nous ne donnons pas le sein aux prochains petits dieux, à l'instant diables aux corps, nous guerroyons, nous pansons, nous soufflons. Vingt-et-un siècles et compagnie, fou. Les caricatures sont offertes, des volcans, des étendues sauvages, des haches, vas-y.

Alors nous voyons la suite. Grains de sable, dinosaures, armées d'insectes, singes et manufactures. Invasion de choses. L'attaque de sauterelles géantes n'est rien comparée à l'immersion totale des puces dans nos environnements, des panneaux dans les plaines, quand il reste des plaines, et ce n'est pas la mer qui s'est ouverte en deux, mais l'espace doublé de virtuel, l'extérieur doublé d'intérieur, l'enfant doublé d'adulte, le présent de passé, le présent de futur,

l'esclave du maître et l'ombre de lumière. Et deux c'est encore très gentil. Les scissions devraient offrir des plaisirs décuplés.

Inspire.